

# Introduction

« Sciences et décision » est le thème choisi par la Société de philosophie des sciences pour son III<sup>e</sup> congrès, qui s'est tenu à Paris en 2009. On ne saurait dire que cette conjonction ait depuis perdu de son actualité. C'est tout le contraire qui s'est produit. La décision a envahi la place publique, et le rôle des sciences dans la décision, question qui ne date certes pas d'hier, a pris la première place dans le débat.

Mais à nos yeux, comme nous l'avions indiqué dans l'argumentaire du congrès, ce rôle – compris comme celui que les connaissances et méthodes scientifiques constituées jouent ou devraient jouer dans la décision des individus, des organisations et des pouvoirs publics – n'était que l'une des trois facettes de la copule. Les deux autres étaient, et demeurent, les sciences *de* la décision et la décision *dans* les sciences. Par « sciences de la décision » il faut entendre les spécialités académiques ayant la décision pour objet, toutes approches confondues ; et par « décision dans les sciences » l'ensemble des décisions que les acteurs, individuels et collectifs, de la recherche scientifique sont amenés à prendre dans l'exercice de leurs fonctions respectives.

Pour bien saisir à la fois le lien entre ces trois aspects et l'importance de chacun, le mieux est peut-être de s'interroger sur les raisons pour lesquelles le concept de décision a pris une telle importance en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle.

On ne peut se contenter de rappeler la position anthropologique centrale de la décision – qui, plus sans doute que la capacité de compter, mériterait d'être vue comme le « propre de l'homme », même si sans doute, on va le voir, cette dignité lui est désormais contestée – et sa résistance à l'élucidation philosophique. Que l'existence humaine soit ponctuée, criblée de décisions, et que la décision occupe, entre délibération et action, entre calcul et jugement, un point conceptuellement mystérieux, la philosophie n'a cessé depuis Aristote de le méditer. Plus

près de nous, l'essor de la théorie de la décision<sup>1</sup> témoigne d'une préoccupation croissante. Quelle est donc la nouveauté qu'apporte notre époque ? Il me semble qu'elle tient à trois tournants, dont chacun suffirait à expliquer la chose, mais dont la conjonction magnifie les effets, et crée une situation de problème (pour reprendre l'expression si utile, mais si difficilement traduisible, de Popper) dont l'exploration ne sera pas épuisée avant longtemps.

J'appellerai pratique/pragmatique le premier de ces tournants. La recherche savante, produite par le monde académique, est soumise à une injonction qu'elle ne peut plus ignorer, celle de prendre en compte les problèmes dits « sociétaux », c'est-à-dire ceux qui se posent aux sociétés humaines dans leur condition présente. Ces « défis » (autre terme à la mode) occupent les media et la conversation, ils sont pour la plupart bien connus : changement climatique, obésité, mutation démographique, mutation énergétique, protection sociale, sécurité, sous-emploi, inégalités, immigration, fracture sociale, éducation, urbanisation, surinformation et désinformation... ; la nouveauté, s'il en est une, c'est qu'ils sont explicitement posés dans la sphère politique, civile et culturelle, et que l'académie est appelée à s'en saisir, après avoir souvent contribué à les repérer, grâce aux indicateurs qu'elle a su définir puis mesurer. Cet appel s'adresse non pas, séparément, à telle ou telle science de la nature, ou à telle ou telle science de l'homme, mais à la communauté académique dans sa totalité, à charge pour elle d'organiser sa tâche comme elle l'entend. Or il se trouve qu'aucune des missions ainsi définies ne peut être confiée à une seule discipline, en sorte que des concepts et méthodes qui ont longtemps été cantonnés à un petit groupe de disciplines doivent être assimilés et déployés par d'autres. La répartition des tâches selon le schéma établi au siècle précédent, entre science politique et sociologie d'un côté, sciences « techniques » (physique, chimie, biologie, géologie, mathématiques...) de l'autre, ne répond pas aux besoins, ce qui s'exprime par des appels réitérés à l'interdisciplinarité.

Ainsi les sciences sont-elles appelées à la rescousse par la société qui doit prendre les meilleures – ou, ce qui est la même chose, les moins mauvaises – décisions possibles face à des problèmes que les méthodes traditionnelles (y compris la résignation) ne permettent ni de résoudre ni de dissoudre : leur rôle s'accroît, au point peut-être, c'est l'une des questions qui se posent, de changer de nature. Mais davantage, les sciences et plus largement le monde académique voient le régime de leurs décisions internes modifié par cette demande : à l'autonomie présentée comme condition de la liberté du chercheur succède une hétéronomie partielle. Non que la société impose toutes les décisions, mais elle fixe certaines contraintes : la contrainte de pertinence, du côté des fins, la contrainte d'organisation interne, du côté des moyens.

Qu'en réalité la science n'ait jamais cessé d'être en partie guidée par des considérations d'usage ne fait pas de doute. Mais au cours du siècle dernier s'est cristallisée une dichotomie entre recherche fondamentale (*fundamental*, ou *basic* en anglais) et recherche appliquée. Ce qu'a souligné en particulier Donald Stokes, c'est que cette dichotomie ne permet plus depuis longtemps de classer les types de programmes de recherche, qu'il s'agisse des sciences physiques ou de manière plus criante encore des sciences de la vie en plein essor ou encore de sciences

---

1 Dont Bertrand Saint-Sernin, membre fondateur de la Société de philosophie des sciences, a été en France l'un des principaux théoriciens, depuis son premier livre, *Les Mathématiques de la décision*, PUF, Paris, 1973 jusqu'aux plus récents, tel que le *Précis de l'action*, Paris : Editions du Cerf, 2012.

sociales. Pour ce politiste de Princeton, engagé dans la cité comme dans l'institution universitaire, l'erreur est de concevoir l'espace des types de recherche comme unidimensionnel, repéré par un axe unique allant du pur à l'appliqué. Deux dimensions lui semblent indispensables : il propose ainsi un carré logique à quatre positions défini par deux questions : (1) La recherche vise-t-elle à faire progresser l'intelligibilité fondamentale ? (2) La recherche est-elle développée dans la perspective d'une utilité possible ? Trois combinaisons de réponse permettent de loger non seulement la recherche pure et la recherche appliquée au sens traditionnel, mais une nouvelle catégorie réputée jusque-là inclassable. Si l'on répond oui à la première et non à la seconde, on obtient la figure bien connue de la recherche fondamentale pure, dont Stokes propose Bohr comme figure emblématique. Si l'on fait le choix inverse, on obtient la figure de la recherche appliquée pure, avec Edison pour porte-symbole. Si enfin on répond deux fois oui, on dégage la possibilité d'une recherche fondamentale inspirée par l'utilité (*use-inspired basic research*), que Pasteur est chargé de figurer<sup>2</sup>. Stokes ne laisse pas vide la quatrième case du tableau : il y place des enquêtes sur des objets particuliers, qui fascinent en particulier les amateurs mais qui mobilisent aussi des chercheurs professionnels et parfois servent de pépinière à des recherches fondamentales<sup>3</sup>. Ce que nous pouvons tirer de la taxinomie de Stokes est que la recherche fondamentale a deux modalités, dont l'une s'inscrit dans la perspective d'une utilité possible, et que ces distinctions sont de type continu et non dichotomique : ce sont des questions de plus ou moins, pas de tout ou rien. Ce qui permet de concilier, s'agissant de décision du scientifique et des communautés scientifiques, autonomie et sujétion sociale, et de poser à nouveaux frais la question de la place des valeurs dans la recherche fondamentale, question qui ne peut être développée ici mais dont le lien avec la décision dans les sciences est assez clair<sup>4</sup>.

L'ambition de Stokes est d'abord descriptive, mais elle est ensuite indirectement prescriptive : le schéma dichotomique science pure / science appliquée, inscrit dans les esprits, lui semble freiner l'innovation d'origine scientifique, en ne laissant pas à une recherche pure visant l'utilité toute la place qu'elle mérite. Cela ne concerne pas seulement, comme on pourrait le penser, les sciences de la nature : Stokes cite des exemples en économie et en démographie, encourageant là encore les chercheurs en quête d'orientation vers des questions posées dans l'univers de la pratique (par exemple, le développement économique dans les pays pauvres). L'interdisciplinarité fournit à point nommé des ressources nouvelles, permettant le développement d'un secteur de la

2 D'où le titre de l'ouvrage : *Pasteur's Quadrant. Basic Science and Technological Innovation*, Washington : The Brookings Institution, 1997 ; voir particulièrement le chapitre 3, et le schéma expliqué pp. 73-75. Le « quadrant » en question est la troisième cellule, invisible dans le schéma dichotomique traditionnel.

3 L'argument de Stokes ne doit pas être compris de manière abstraite : son ouvrage le développe dans le contexte de l'évolution de la recherche scientifique depuis la fin de la Deuxième guerre mondiale, aux États-Unis et par extension dans les autres grandes puissances occidentales. Il met sa classification à l'épreuve sur l'exemple des recherches ayant contribué aux récentes avancées en pathologie cardio-pulmonaire.

4 Parmi les ouvrages parus récemment sur ce lien, on consultera notamment Harold Kincaid, John Dupré, Alison Wylie, eds., *Value-free science ? Ideals and illusions*, New York: Oxford University Press, 2007 ; Martin Carrier, Don Howard, Janet Kourany, eds., *The Challenge of the Social and the Pressure of Practice*, Pittsburgh: University of Pittsburgh Press, 2008 ; ainsi que Philip Kitcher *Science, Truth, and Democracy*, Oxford : Oxford University Press, 2001 ; trad. fr. par S. Rupy, *Science, vérité et démocratie*, Paris : PUF.

recherche *pure* mobilisant plusieurs disciplines des sciences de la nature et des SHS en vue d'apporter des solutions *conceptuellement novatrices*, parce que fondées sur une quête d'intelligibilité générale, à des problèmes sociétaux. Telle serait la forme la plus précise que pourrait prendre une contrainte globale sur la décision *dans* les sciences – sur la question de savoir si c'est là une contrainte légitime, on ne cherchera pas ici à se prononcer.

La philosophie, qui n'est une science ni de la nature ni de l'homme, est-elle affectée par le tournant pratique ? On pourrait éviter de se le demander ici, en arguant que la philosophie des sciences peut, et peut-être doit, se contenter de décrire un mouvement dans le champ des idées et des pratiques scientifiques. Mais ce serait passer à côté d'une transformation qui affecte notre discipline au moins autant, et en réalité davantage, que bien d'autres. Elle n'est pas moins interpellée par les problèmes sociétaux, et elle est particulièrement impliquée dans la riposte qu'ils appellent : la philosophie réapparaît dans son rôle de passeur critique des savoirs chaque fois que les frontières disciplinaires redeviennent, localement ou globalement, poreuses. Dans les faits, la philosophie des sciences a pris elle aussi un tournant pratique (inscrit dans l'intitulé même d'une société savante de création récente, la *Society for Philosophy of Science in Practice*), qui se combine au tournant social dont il va être question, et conduit en particulier à la nécessité d'un rapprochement avec la philosophie pratique (philosophie politique et éthique). Et la leçon de Stokes s'applique aussi, quoique peut-être avec davantage de difficulté, à la philosophie : cette philosophie des sciences *cum* philosophie pratique ne doit pas se contenter de combiner et d'appliquer des acquis ; elle doit viser à déployer une réflexion nouvelle, à forger des instruments d'intelligibilité adaptés aux situations d'aujourd'hui ; reconnaissons que la barre est placée bien haut, et que cet appel peut sonner creux – tel est peut-être le sort de la philosophie, rétive aux programmes grandioses ; mais on peut tirer courage, je pense, de l'exemple de philosophes tels que Philip Kitcher ou Nancy Cartwright, qui rassemblent dans leur œuvre récente, en les combinant, les diverses aspirations dont il est question ici, et montrent l'exemple à une vaillante troupe de jeunes philosophes.

J'ai accolé au qualificatif « pratique », pour désigner le tournant dont il a été question, le mot « pragmatique », terme ambigu. Il s'agit dans mon esprit d'un redoublement qui n'est pas une simple répétition : à la visée d'utilité proposée à une enquête pure s'adjoint naturellement une exigence d'impact perceptible : les distinctions suggérées par l'analyse théorique doivent *autant que possible* avoir des effets décelables dans le domaine pratique concerné. Ce critère s'ajoute, sans les remplacer, aux critères traditionnels de la qualité philosophique et s'entend *ceteris paribus*. Les collaborateurs du philosophe lui demanderont en tout cas, il doit s'y préparer, de montrer quelle différence les distinctions qu'il propose pourraient faire pour le problème auquel ils se sont attelés de concert.

La portée du tournant pratique pour la place des sciences (*lato sensu*) dans la décision et pour la décision *dans* les sciences a été esquissée. *Quid* du troisième volet, les sciences *de* la décision ? La chose est trop évidente pour qu'on s'y attarde : les situations complexes pour lesquelles l'aide de l'académie est requise font appel non seulement à des théories scientifiques et à des mises en perspective philosophiques portant sur les phénomènes impliqués, mais à une compréhension théorique des processus de décision eux-mêmes.

Passons au deuxième tournant, que j'appellerai naturaliste/artificialiste. Il affecte en premier lieu les sciences de la décision : la décision est désormais conçue aussi comme directement issue de processus naturels, elle n'est donc plus uniquement l'affaire de l'analyse conceptuelle et de la logique ; un savoir empirique de la décision est possible, que les sciences cognitives et notamment les neurosciences cognitives sont en charge de développer. La décision présente chez l'être humain un profil comportemental caractéristique, opposable aux modèles construits par les logiciens, et ce profil est rapportable aux processus neuraux : telle est du moins l'hypothèse fondatrice de la neuroéconomie. S'ouvre ainsi l'espace d'un dialogue entre modélisateurs et expérimentalistes, dialogue difficile, ponctué de controverses parfois brutales, aux premiers rangs desquelles figurent des philosophes. Le décideur humain s'écarte-t-il systématiquement de la rationalité, ou bien les économistes-logiciens-philosophes qui ont voulu définir la rationalité ont-ils raté leur cible ? Les modèles peuvent-ils en réalité accommoder les écarts en question ? Ces écarts s'expliquent-ils pour des raisons évolutionnaires ? En localisant la décision dans des processus neuraux circonscrits *internes* à la personne, les neurosciences ne ratent-elles pas leur cible à leur tour, s'il est vrai que c'est l'être humain dans son intégrité, en tant que personne, sujet, agent conscient, qui prend seul la décision ? Mais que penser des expériences, dont les premières (celles de Libet) remontent à plus de vingt ans, qui tendent à montrer que la décision est prise par ces systèmes neuraux « subpersonnels » *avant* que le sujet n'ait pris *sa* propre décision consciente<sup>5</sup> ? Ne rejoignent-elles pas le témoignage de notre expérience intime de la décision, qui semble souvent avoir été prise, précisément *en nous*, sans que nous sachions exactement comment ni à quel moment, et dont nous nous contentons de prendre acte, pour en assumer la paternité et la responsabilité et pour en faire la maxime de notre action ? Toutes ces questions et quelques autres qui sont débattues aujourd'hui font appel à un spectre varié de compétences philosophiques nouvelles qui ne se ramènent pas à combiner des doctrines établies avec des informations de provenance scientifique.

Mais il y a plus. Dès lors que la décision peut être attribuée à un système naturel, qu'il s'agisse du cerveau ou du système nerveux central dans sa totalité, ou de sous-organes localisés dans des aires particulières, elle cesse d'être, je l'avais annoncé, l'apanage de l'agent humain et semble pouvoir être attribuée sans incohérence à d'autres systèmes naturels ; les animaux non humains sont des candidats d'autant plus évidents que les spécialistes de la cognition animale étudient depuis longtemps ce qu'ils appellent la prise de décision chez les animaux, et que le naturalisme plaide de manière plus générale pour une certaine continuité entre l'animal non humain et l'homme.

Quant au rôle de la philosophie, il s'inscrit dans une certaine continuité avec les sciences : cela résulte bien sûr de la perspective naturaliste générale préconisée par Quine, mais aussi bien du simple constat de la manière dont progresse le travail sur toutes ces questions : partout on trouve des philosophes engagés dans la recherche au coude à coude avec les chercheurs des disciplines positives concernées.

---

5 Pour un état récent de la question, v. A. Clark, J. Kiverstein, T. Vierkant, eds., *Decomposing the Will*, New York: Oxford University Press. 2013.

Le tournant naturaliste est aussi un tournant artificialiste : dès lors qu'un système naturel est capable de décision, des systèmes artificiels peuvent être conçus en sorte d'exhiber une capacité de décision, ou de « quasi-décision », seuls ou en conjonction avec d'autres systèmes ou des agents humains. L'intelligence artificielle (IA) l'avait compris dès l'origine, mais ce n'est que depuis une quinzaine d'années que, en se rapprochant des sciences cognitives et des neurosciences, elle semble en mesure de donner à ses ambitions un commencement de réalisation. De manière plus précise, c'est sans doute la robotique, plutôt que l'IA « pure », désincarnée, qui peut fournir une preuve d'existence d'un système artificiel capable de décision. Mais ces questions nous éloignent trop de notre propos.

Voyons rapidement comment les deux tournants peuvent combiner leurs effets. D'un côté, il est souvent dit que l'étude des contraintes naturelles auxquelles sont soumis les processus naturels de décision pourrait nous permettre de corriger les effets négatifs des écarts avec la rationalité, et de manière générale d'améliorer nos pratiques décisionnelles. Cette correction pourrait se faire de deux manières : par l'éducation – l'agent devenu conscient de certaines tendances à l'erreur devient capable d'en tenir compte et de les compenser – ou en plaçant l'agent dans une « architecture » de décision adaptée, comme le recommande par exemple le paternalisme libéral avec le concept de « nudge »<sup>6</sup>. De l'autre, on propose de pallier l'insuffisance décisionnelle naturelle à l'aide de systèmes artificiels, qui peuvent soit se substituer entièrement à l'être humain, soit l'assister, soit corriger ses erreurs en temps réel.

En troisième et dernier lieu vient le tournant social/global. Sans qu'il y ait un sens à le considérer comme le plus important des trois, il confère à leur conjonction une puissance ajoutée considérable. Ce tournant résulte lui-même d'un double mouvement, l'un qui affecte les idées, l'autre le monde.

D'une part, la philosophie des sciences et la philosophie de la connaissance ont pris conscience de la dépendance des processus épistémiques individuels au sens traditionnel à l'égard de l'environnement social de tout penseur, particulièrement dans le domaine scientifique, et sans qu'il soit même nécessaire d'adhérer à une conception sociale du langage : c'est un fait longtemps négligé, mais devenu depuis peu de notoriété publique, que tout chercheur, tout expert, et finalement tout individu engagé dans la résolution d'un problème, théorique ou technique, le moins du monde complexe, se repose sur un réseau dense de concepts, de faits, de justifications, de méthodes qu'il ne maîtrise pas mais dont il dispose en vertu du témoignage ou de systèmes de transmission et de certification propres au domaine considéré. La prise de conscience du caractère fortement distribué des processus épistémiques engagés dans les pratiques expertes, dont la recherche scientifique, a conduit à la création *de novo* d'une nouvelle discipline, l'épistémologie sociale<sup>7</sup>. La décision, au sens individuel le plus banal, n'échappe pas à cette perspective : dès qu'elle cesse de relever des comportements naturels élémentaires, elle met

---

6 Richard H. Thaler, Cass R. Sunstein, *Nudge: Improving decisions about health, wealth, and happiness*, New Haven, CT: Yale University Press, 2008.

7 « Épistémologie » s'entend ici au sens originel, conservé en anglais, comme théorie de la connaissance *en général*. L'épistémologie sociale est l'étude interdisciplinaire des processus de connaissance en tant qu'ils sont au moins pour partie constitutivement ou empiriquement distribués sur des collectivités. Pour une introduction au domaine, on

en jeu des connaissances ou des procédures dont l'origine est sociale, et dont le décideur n'est le maître que par procuration. À cette prise de conscience de la dépendance sociale de la décision individuelle s'est ajoutée celle de l'importance de la décision collective : scrutée sans cesse depuis Platon dans le contexte politique, elle révèle toute sa complexité à la lumière de nouveaux instruments conceptuels et formels.

La nouveauté n'est pas seulement du côté de l'enquête. Certes notre regard s'est déplacé, notre équipement théorique enrichi. Mais la cible elle-même – la décision – s'est élargie. Les modèles autoritaires et strictement hiérarchiques sont en reflux, laissant place à différentes formes de décision collective, allant des formats classiques de conseil délibérant ensemble et arrêtant la décision par vote ou par consensus jusqu'aux dispositifs d'intelligence collective aveugle, en passant par des figures hybrides telles que la méthode Delphi<sup>8</sup>. Bien entendu, internet a démultiplié tant les procédures imaginables que les genres de collectifs susceptibles de décider et que l'étendue de ces collectifs. Le phénomène internet participe à la fois du versant artificialiste du deuxième tournant et du versant globaliste du troisième. Internet contribue et reflète l'extension du savoir et de la préoccupation à la planète entière, multipliant encore les objets de décision possible et les communautés de décision.

La dimension naturaliste intervient aussi en rapprochant de la décision de groupes humains la décision sociale dans le monde animal, voire dans des assemblées d'ordinateurs ou de robots, toutes situations qui ont quitté désormais l'univers de la science-fiction pour entrer à la fois dans les laboratoires et dans le monde réel. La décision individuelle de l'être humain rentre elle-même dans la rubrique de la décision collective, dès lors qu'elle est vue comme le résultat émergent d'un ensemble de processus sous-jacents dont chacun prend des décisions dans son domaine propre<sup>9</sup>.

Comme précédemment, les sciences sont concernées de manière spécifique par le tournant social/global dans les trois modalités du rapport à la décision. Toutes les questions évoquées dans les lignes qui précèdent nourrissent évidemment les sciences de la décision, et donnent lieu de fait à un programme de recherche qui n'en est qu'à ses commencements. Mais les décisions collectives les plus importantes, à l'échelle des politiques publiques, des codes déontologiques, des interventions sur l'environnement, des relations internationales, etc., sans beaucoup d'exceptions, font intervenir les sciences, différentes sciences, déployées à différents niveaux, et rendant nécessaire une compréhension de la manière dont les expertises sont, ou doivent être agrégées. Enfin, les sciences, comme on l'a dit, donnent lieu à un flux innombrable de décisions, dont la plupart sont explicitement collectives, et dont toutes le sont au moins implicitement ; pour elles aussi internet et la globalisation en général ont des effets massifs. Ces décisions forment un réseau complexe d'interdépendances, réseau dont émergent, de manière souvent ni voulue ni

---

consultera A. Goldman & D. Whitcomb, *Social Epistemology: Essential Readings*, New York: Oxford University Press, 2011, et en français A. Bouvier & B. Conein, dir., *L'épistémologie sociale*, Paris : Editions de l'EHESS, 2007.

8 Hélène Landemore, & Jon Elster, eds., *Collective Wisdom: Principles and Mechanisms*, Cambridge: Cambridge University Press, 2012.

9 Certains auteurs vont jusqu'à refuser à l'individu conscient la capacité de décision, que seuls possèdent selon eux certains de ses sous-systèmes composants.

clairement comprise, des « décisions » d'ordre supérieur : en quoi la recherche scientifique ne se distingue sans doute d'autres domaines d'activité qu'en raison de sa très forte structuration.

Les guillemets dont je viens d'entourer le terme semblent peut-être venir un peu tard. En étendre l'application comme je l'ai fait est-il toujours justifié ? Désolidariser la décision de la délibération, de la conscience, de la responsabilité n'est-il pas risquer de perdre de vue des distinctions essentielles ? La bille de la roulette décide-t-elle de tomber dans le 17 ? Le muscle de se contracter ? Le neurone de décharger ? Le canal ionique de s'ouvrir ? Dans l'ensemble des transitions qu'effectuent tous les systèmes possibles, où faire passer la frontière entre décision et simple bifurcation dynamique ? Ou encore, si l'on accepte en première approximation qu'une décision est affaire de cognition, jusqu'où s'étend le domaine cognitif ? C'est l'une des questions, et pas des moindres, que pose ce qu'on pourrait appeler le « tournant décisionnel ». Concluons par un exemple simple du moins dans son énoncé, et proche de la philosophie des sciences.

L'acceptation et le rejet d'une hypothèse ou d'une théorie sont-ils vraiment des décisions d'un certain genre ? Est-il possible et fécond de concevoir l'acceptation rationnelle d'une hypothèse ou d'une théorie comme une décision rationnelle ? La « théorie de la décision cognitive<sup>10</sup> » développée notamment par I. Levi<sup>11</sup> et défendue par P. Maher ou K. Lehrer<sup>12</sup>, part de l'idée selon laquelle l'acceptation d'une hypothèse est un genre de décision. Les différentes hypothèses considérées au cours d'une enquête épistémique se voient assigner une utilité épistémique qui dépend à la fois de la vérité de l'hypothèse et de son contenu informatif. Une hypothèse est rationnellement acceptée si, parmi les hypothèses considérées, elle maximise l'utilité épistémique espérée. À cette conception on pourrait opposer la continuité entre science et sens commun, et contester qu'on puisse décider d'accepter ou de rejeter une croyance : en général – le doute mis à part – elle ou sa négation s'impose à nous. Une deuxième objection vient naturellement d'une certaine lecture (réductrice) de Kuhn : les théories scientifiques vivent ou tombent en désuétude non sous l'effet d'une délibération rationnelle, mais de mouvements psychosociaux du milieu scientifique. On pourrait aussi vouloir limiter la décision à la sphère pratique, et contester que les mouvements de la pensée soient de véritables actions. Bref, la décision (ou « décision » ?) de subsumer l'acceptation d'une théorie scientifique sous le concept de décision est loin d'aller de soi. Si elle est délicate s'agissant d'un cas intuitivement aussi proche du paradigme, que penser des cas autrement exotiques qui viennent d'être énumérés ? Il faudra peut-être en décider au cas par cas, et tester chaque extension séparément, comme le sixième œuf de l'omelette de Savage<sup>13</sup>.

Même lorsque l'on s'en tient à la décision individuelle dans le cadre habituel, celui que formalise l'économie sous le nom de choix rationnel, il ne va pas de soi que le concept de choix de la psychologie quotidienne et celui qu'utilise la théorie économique coïncident largement (le

---

10 « Cognitif » prend ici son sens traditionnel, qu'exprimeraient aussi bien « épistémique » ou « gnoséologique ».

11 Isaac Levi, *Gambling With Truth*, MIT Press, 1967, 1973. L'épistémologie de Levi a récemment fait l'objet d'un volume qui rassemble les meilleurs spécialistes: Erik Olsson, ed., *Knowledge and inquiry: Essays on the pragmatism of Isaac Levi*, Cambridge, New York: Cambridge University Press, 2006.

12 Patrick Maher, *Betting on Theories*, Cambridge: Cambridge University Press, 1993. Keith Lehrer, *Theory of Knowledge*, Londres: Routledge 1990.

13 Voir dans ce volume l'article de Philippe Mongin.



second étant une version précise de premier)<sup>14</sup>. Il en va de la décision comme d'autres termes qui interviennent tant dans le langage et la pensée de tous les jours (le sens « relâché ») que dans les sciences et la philosophie (le sens « strict »). S'il fallait classer les recherches en cours sur la décision, on pourrait distinguer d'un côté celles qui prennent le concept tel qu'il est dans le contexte considéré, pour en décrire et classer les manifestations et en élaborer des modèles, et de l'autre celles qui visent à dégager une notion robuste de décision adaptée au contexte tout en permettant un transfert non purement métaphorique du cas paradigmatique à ce contexte. Les deux démarches ne sont pas séparées par une barrière étanche : se demander si la théorie économique est fondée sur des hypothèses erronées sur le décideur humain réel et rechercher des modèles plus réalistes de son comportement ne fait sens que si l'on s'est assuré que la décision dont parle l'économiste est au moins approximativement ce dont parlent le psychologue ou le spécialiste du cerveau.

\*

Le présent volume résulte d'un long processus, commencé lors de la préparation du III<sup>e</sup> Congrès de la Société de philosophie des sciences. Il convient de remercier les membres du comité scientifique du Congrès<sup>15</sup>, qui a supervisé le choix des contributions au congrès puis au volume, et ceux du comité d'organisation<sup>16</sup>, à commencer par son président Thomas Pradeu. Mais c'est envers Pierre-Jean Renaudie, qui a assuré le secrétariat de rédaction et la révision des manuscrits, que la Société, l'éditeur et moi-même avons contracté la dette la plus grande. Qu'il reçoive ici l'expression de ma vive gratitude, pour ce travail et pour l'aide qu'il m'a apportée au cours de mes années à l'Institut universitaire de France. À côté de cette dernière institution, nous sommes également redevables aux organismes suivants : l'École normale supérieure, l'Université Paris-Sorbonne, le CNRS, la Mairie de Paris, et plusieurs centres de recherche, dont l'équipe d'accueil Rationalités contemporaines de l'Université Paris-Sorbonne, l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques de l'Université Panthéon-Sorbonne, le Groupement de recherches en économie et gestion de l'École des hautes études commerciales, le Centre d'épistémologie et d'ergologie comparatives d'Aix-Marseille Université et le laboratoire Logiques de l'agir de l'Université de Franche-Comté.<sup>17</sup>

Paris, le 25 janvier 2014.  
Daniel ANDLER

14 Comme y insiste notamment Don Ross ; v. p. ex. *Estranged parents and a schizophrenic child: choice in economics, psychology and neuroeconomics*, *Journal of Economic Methodology*, à paraître [[https://www.academia.edu/852847/Estranged\\_parents\\_and\\_a\\_schizophrenic\\_child\\_choice\\_in\\_economics\\_psychology\\_and\\_neuroeconomics](https://www.academia.edu/852847/Estranged_parents_and_a_schizophrenic_child_choice_in_economics_psychology_and_neuroeconomics)].

15 Ce comité comprenait Daniel Andler, Martin Andler, Alexander Bird, Mikaël Cozic, Françoise Gaill, Max Kistler, Catherine Laurent, Françoise Longy, Thierry Martin, Pierre-Michel Menger, Emmanuel Picavet, Stéphanie Ruphy, Federica Russo, Philippe Urfalino.

16 Thomas Pradeu, Nadine de Courtenay, Isabelle Drouet, Charles Girard, Gaëll Mainguy, Pascal Ludwig.

17 Merci à Isabelle Drouet pour ses précieuses remarques sur une version antérieure de ce texte.